

Mémoire présenté au Bureau d'audience publique sur l'environnement portant sur l'état des lieux et la gestion des résidus ultimes

De quels usages les déchets sont-ils les résidus?
Exercice de quantification et de qualification des déchets contemporains

Par
Colin Pratte

À propos de l'auteur

Je suis juriste et sociologue, présentement candidat au doctorat en sociologie à l'Université du Québec à Montréal. J'ai complété un mémoire de maîtrise portant sur la question des déchets intitulé *De quels usages les déchets sont-ils les résidus? Économie politique du déchet contemporain à partir d'une collecte de déchets issus de commerces de la région de Laval*.

Introduction

Qu'est-ce qu'un déchet au XXI^e siècle? C'est à cette question en apparence simple que mon projet de recherche de maîtrise s'est attardé¹. Cette question a été motivée par l'observation de déchets dont la forme ne pouvait être rendue compte par sa définition prévue au dictionnaire :

Ce qui tombe d'une matière qu'on travaille : *Déchet de laine*.

¹ Colin Pratte, *De quels usages les déchets sont-ils les résidus? Économie politique du déchet contemporain à partir d'une collecte de déchets issus de commerces de la région de Laval*, mémoire de maîtrise, UQÀM, 2021.

Perte, partie irrécupérable de quelque chose : *Cageot de fruits où il y a du déchet.*
Personne avilie moralement et physiquement dégradée : *Un déchet de l'humanité*².

Ces déclinaisons renvoient tous de manière commune au fait d'un usage dégradé. Or, ma collecte de données m'a confronté à des déchets dont l'usage était encore intact. Sur une période de deux années, j'ai effectué 32 observations dans des poubelles de commerces de Laval et de Montréal et c'est systématiquement que j'ai pu constater l'existence de ces déchets-neufs, soit un curieux oxymore qui exige la création d'une définition en mesure de surmonter l'incapacité du dictionnaire à définir des objets recevant le traitement de déchets, malgré que leur usage soit conservé.

Lorsque la définition littérale ne suffit pas, une définition sociologique prend le relais, celle où l'objet et la pratique sociale qui le génère sont expliqués à partir d'une causalité *sociale*, où une société donnée, à une époque historique déterminée, donne lieu à des phénomènes dont le contenu et le sens est propre à cette société. Les déchets que nos sociétés produisent sont uniques à celles-ci et s'expliquent par une dynamique particulière d'extraction, de production, de consommation et de dissipation des flux de matière, de travail et d'énergie nécessaires à la reproduction de nos sociétés sur elles-mêmes.

Ce mémoire sera divisé en deux parties, l'une quantitative et l'autre qualitative. Dans un premier temps, je dresserai un portrait sommaire de ce que la littérature scientifique a qualifié de *Grande accélération*³, celle survenue au courant du XX^e siècle et toujours en cours, où la quantité de matière et d'énergie traversant nos sociétés ont connu une augmentation fulgurante ne pouvant s'expliquer que par le seul facteur démographique. Cette *Grande accélération* se déroule toutefois de manière inégale à l'échelle mondiale. Le Québec fait partie des pays utilisant et rejetant une grande quantité de ressources, ce qui est un élément de contexte important dans l'analyse de la gestion de ses résidus ultimes. De plus en plus, nous réalisons que la rareté des puits d'absorptions—atmosphère, océan, sites d'enfouissement, eaux sous-terraines—des ressources consommées est toute aussi alarmante que la rareté des ressources elles-mêmes. Dans un second temps, je jetterai un éclairage qualitatif sur ce qui contribue à saturer nos puits d'absorption où à partir de ma collecte de données-déchets conduite dans le cadre de mon projet de recherche, je présenterai certains des processus sociaux-historiques à l'origine de la production contemporaine pathologique de déchets-gaspillage.

² Dictionnaire Larousse, en ligne,

<www.larousse.fr/dictionnaires/francais/déchet/22142?q=déchet#22024>, consulté le 27 avril 2018.

³ Steffen, W., Crutzen, P.J., McNeill, J.R., 2007, "[The anthropocene: are humans now overwhelming the great forces of nature](#)", *AMBIO: A Journal of the Human Development*, 36, 614–621.

Quantifier les déchets

L'économie biophysique : changement de paradigme dans la science économique

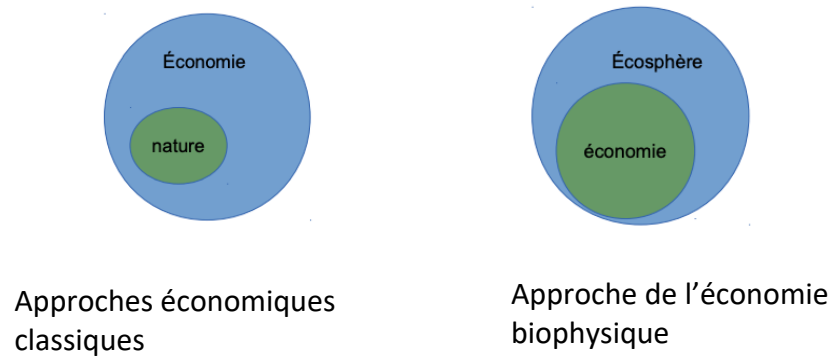
Au courant des années 70, s'est développé dans le domaine de la science économique l'école de l'économie biophysique⁴. Cette école est à l'origine d'un nouveau paradigme, bouleversant les approches classiques en économie depuis sa fondation au 18^e siècle. L'économie biophysique se définit par une approche où l'économie d'une société est mesurée tout d'abord comme une réalité métabolique, c'est-à-dire un lieu où circule des flux de matière et d'énergie. Conséquemment, cette approche rompt avec une approche dite classique, où l'économie d'une société se mesurerait par une quantification monétaire, le PIB en étant la donnée ultime. Pour résumer le contraste entre ces deux approches : tandis que l'économie biophysique mesure des joules et des tonnes, les économies classiques et néo-classiques mesurent des dollars.

Suite à la naissance de l'économie biophysique, la compréhension de l'économie impliquait un enjeu de *limites absolues* à la taille de cette économie au regard du milieu écologique rendant possible cette économie. Auparavant, l'économie classique/monétaire naviguait plutôt dans des *limites relatives*, en tant que la taille monétaire d'une économie n'avait en principe aucune limite à proprement dit, et que si limite il y avait, celle-ci pouvait se résoudre par un jeu d'inflation ou de déflation.

Pour l'économie biophysique, l'économie est un sous-système de l'environnement. Pour les approches classiques, c'est plutôt l'environnement qui est un sous-système de l'économie. Du strict point de vue de la viabilité tant de la nature que de l'économie, nous savons désormais que l'approche de l'économie biophysique est plus juste que les autres approches. Le drame est celui de constater que nos économies se sont construites depuis le 18^e siècle à partir de la seconde approche. Cette représentation inexacte cumulée sur plusieurs siècles d'une économie tout à fait inconsciente des limites absolues à sa taille, nous rattrape aujourd'hui durement avec la crise écologique, appelée à s'aggraver si nos sociétés se refusent à renverser le paradigme où la nature est traitée comme sous-système de l'économie.

⁴ Nicholas Georgescu-Roegen, « De la science économique à la bioéconomie », *Revue d'économie politique*, mai-juin 1978(3) p. 337—382.

Schéma 1 : les conceptualisations de l'économie et de la nature selon les écoles⁵

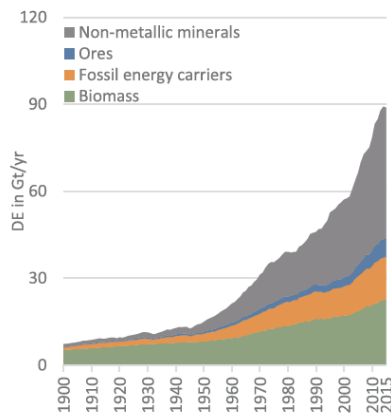


La Grande accélération

Fort de sa nouvelle façon de mesurer l'économie d'une société, l'économie biophysique produit des données quantitatives dressant les contours de ce qu'on appelle le *métabolisme social* d'une société. Le schéma ci-bas quantifie l'extraction mondiale de matière et d'énergie depuis 1900.

Schéma 2 : portrait de l'extraction mondiale annuelle de matières de 1900 à 2015⁶

A Extraction (DE)



Extraction mondiale de matière—minéraux non métalliques (sable, béton, etc.); minéraux; combustibles fossiles; biomasse (grains, bois, etc.)—en gigatonnes par année. Krausmann et al. 20

La Grande accélération renvoie au tournant des années 1950, où on remarque une croissance importante. Cette croissance ne peut s'expliquer par la croissance

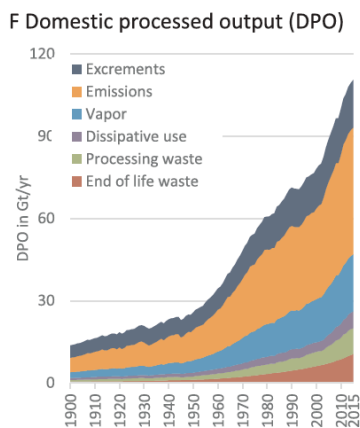
⁵ Tiré de Éric Pineault, *ENV7421 Économie, environnement et écologie*, Institut des sciences de l'environnement, UQÀM et Herman Daly, « Economics for a full world », en ligne, <https://greattransition.org/images/Daly-Economics-Full-World.pdf>.

⁶ KRAUSMANN, F., Lauk, C., Haas, W. et Wiedenhofer, D., (2018), « From resource extraction to outflows of wastes and emissions: The socioeconomic metabolism of the global economy, 1900–2015 », *Global environmental change*, 52, p. 135.

démographique, bien que celle-ci constitue en facteur. Entre 1900 et 2015, la population mondiale s'est multipliée par 4,5. Or, durant la même période, l'extraction mondiale de ressources s'est multipliée par un facteur de 12⁷. Ainsi, aux côtés du facteur démographique, on doit ajouter la croissance de la production et de la consommation par habitant. Ce facteur sera plus amplement traité dans la seconde partie du mémoire.

Puisque *rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme*, selon la formule bien connue de Lavoisier, l'ensemble des ressources extraites sont appelées tôt ou tard, selon leur durée de vie utile respective, à se dissiper et devenir déchet. Sans surprise, on remarque donc une hausse tout aussi importante des extrants de nos sociétés sur la même période.

Schéma 3 : portrait de l'extrait mondial annuel de matières de 1900 à 2015⁸



Bien évidemment, cette accélération mondiale n'est pas répartie uniformément dans toutes les régions du monde. Cette accélération est le fait des pays du nord, riches, où convergent une grande partie des ressources extraites.

Le prochain schéma montre une quantification de type « balance commerciale », mais appliqué à des flux de matières mondiaux et ce, de 1990 à 2015. Les pays du monde ont été divisés en six groupes représentant chacun plus ou moins 15% de la population mondiale. L'appartenance des pays à un niveau de revenu déterminé est tirée d'une classification de la Banque mondiale⁹. La légende se lit comme suit : en rose, HI=pays au revenu élevé (high income) dont font partie le Canada et le Québec; en turquoise, UMI=pays au revenu supérieur à la moyenne (upper middle income); en rouge, CHN=la

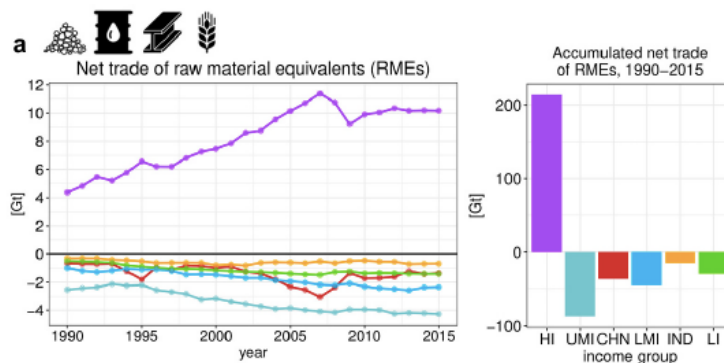
⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ Banque mondiale, en ligne, <https://datahelpdesk.worldbank.org/knowledgebase/articles/906519-world-bank-country-and-lending-groups>, page consultée le 14 mai 2021.

Chine; en en bleu pâle, LMI=pays au revenu inférieur à la moyenne (low middle income); en orange, IND=l'Inde; en vert, LI=pays au revenu bas (low income). Ce graphique montre, en gigatonnes, la différence entre les ressources—biomasse; hydrocarbures; minéraux; minéraux non-métalliques—exportées et importées. On remarque une appropriation marquée de ressources de la part des pays au revenu élevé, où convergent et sont consommés les ressources mondiales. L'encadré de droite montre que sur une période de 25 ans, celle où le libre-échange international a pris son envol, les pays au revenu élevé ont cumulé une appropriation net de plus de 200 gigatonnes équivalentes des quatre types ressources compilées.

Schéma 4 : portrait de l'échange inégal de matières à l'échelle mondial¹⁰



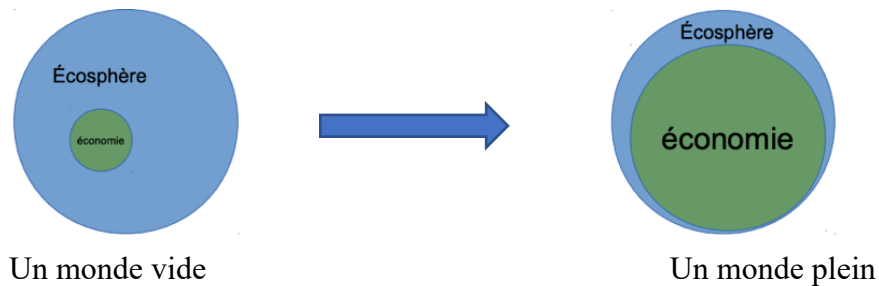
Cette dynamique contribue à sur-développer les régions du monde riches, et sous-développer les régions du monde plus pauvres. Cette distribution et utilisation inégale des ressources se traduit par des disparités importantes du taux métabolique par habitant des régions du monde. Le taux métabolique est une mesure quantifiant l'utilisation de matière et d'énergie annuelle par habitant dans une région déterminée. Alors que les États-Unis et le Canada ont actuellement une consommation matérielle per capita de 20,1 tonnes/année, le continent africain affiche plutôt une consommation matérielle per capita de 4,1 t/a¹¹. Cette différence de 500% est conditionnelle à l'appropriation systématique de ressources par les pays riches décrites plus haut.

Cette croissance, inégale, de la taille biophysique de nos sociétés nous conduit à une trajectoire que l'on peut schématiser de cette façon.

¹⁰ C. Dorninger, A. Hornborg et al., "Global patterns of ecologically unequal exchange: Implications for sustainability in the 21st century", *Ecological Economics*, 179, 2021, p. 7.

¹¹ Giljum, S., Dittrich, M., Lieber, M. et Lutter, S. (2014), « Global Patterns of Material Flows and their Socio-Economic and Environmental Implications: A MFA Study on All Countries World-Wide from 1980 to 2009 », *Resources (Basel)*, 3(1), p. 319-339.

Schéma 5 : trajectoire historique de la taille de l'économie par rapport à la nature



Cette trajectoire entraîne un bouleversement de type « renversement » des limites de notre économie. Dans la sphère de gauche, qui représente la plupart des économies des sociétés humaines avant la révolution industrielle, les facteurs limitatifs à la croissance de l'économie sont endogènes à cette économie : la rareté du travail et des moyens de production sont les principales limites à la croissance, la nature étant pour sa part abondante. Dans la sphère de droite, les facteurs limitatifs à la croissance de l'économie sont plutôt exogènes à celle-ci : la rareté de la nature devient le principal facteur, tandis que le travail et les moyens de production sont en surabondance.

Sur le plan de la rareté de la nature en tant que source d'intrants, un exemple type de cette dynamique peut être l'industrie de la pêche. Auparavant, la principale limite à la capture de poissons était les pêcheurs disponibles et les outils utilisés, les poissons étant pour leur part abondants; désormais, la principale limite à la capture de poissons sont les stocks de poissons eux-mêmes, les pêcheurs et leurs immenses chalutiers étant pour leur part en abondance. La pêche à la morue dans le Saint-Laurent et son golfe fait écho à ce renversement des facteurs limitatifs. Dans chacune des situations limitatives, l'investissement se concentre sur les facteurs limitatifs : dans le premier cas, on agrandira et améliorera le stock de navires et ses marins, dans le second cas, on palliera la rareté du poisson en pêchant d'autres espèces (substitution) ou en prenant en charge leur production par l'élevage, par exemple.

La pêche industrielle constitue un exemple relatif à la rareté des *sources*. À l'autre bout de l'activité économique, au moment de la dissipation (rejet), c'est alors les *puits* qui sont sollicités, les principaux étant l'atmosphère (émissions gazeuses multiples), les eaux (souterraines et en surface) et les sols et sous-sol (lieux d'enfouissements). Au même titre que les sources, les puits sont des écosystèmes finis et donc, limités du point de vue de la quantité de matière pouvant être absorbé sans compromission de l'écosystème en question et ses services écosystémiques rendus aux vivants y existant.

La double pression : à extraire et à absorber

Nos sociétés, qui évoluent désormais dans un contexte écologique correspondant à la sphère de droite présentée plus haut—un monde « plein »—sont aux prises avec une double rareté : des *sources* et des *puits*. L'objet de la présente Commission étant celle des puits, celle-ci est évocatrice de ce contexte de saturation des puits où par divers moyens, nos sociétés s'efforcent de surmonter leur rareté, puisque confrontées à des frontières écologiques. On agrandira des sites d'enfouissement; on réfléchira à des techniques d'incinération propres; on s'engagera à diminuer les GES au regard de la saturation de l'atmosphère; on investira dans des technologies de captations de carbone; on légifèrera sur la production de plastique; on exportera et externalisera le trop plein de déchets des pays riches vers les périphéries¹², etc.

Par divers moyens, le surplus de production doit être absorbé, ce moment étant tout aussi vital à la reconduction de l'ensemble que l'extraction à la source. En d'autres mots, pour approvisionner le métabolisme social élevé de certaines sociétés, une double pression pèse sur les écosystèmes : une pression à extraire de la matière, ainsi qu'une pression à absorber celle-ci. La prochaine section, qui cherchera à qualifier la matière extraite et absorbée permettra d'identifier certains processus sociaux-économiques à l'origine de cette double pression, dont nous connaissons de plus en plus, à terme, le caractère hautement pathologique et non viable.

Qualifier les déchets

Le terme « résidu ultime » soulève la question suivante : de quels usages sont-ils les résidus? En d'autres mots, à quelles dynamiques sociales-économiques doit-on l'existence des dénommés « résidus ultimes »? Préalablement à toute réflexion sur la gestion de ces résidus ultimes, ces questions doivent être sérieusement étudiées. Je propose ici une étude de ces questions à partir de ce que peuvent nous enseigner des déchets observés dans divers commerces de la région de Laval dans le cadre d'un mémoire de maîtrise. Ces déchets sont en effet des témoins privilégiés des dynamiques sociales-économiques, et permettent particulièrement de les révéler. L'exposé sera divisé selon les trois catégories de déchets observés à l'occasion de 32 observations menées en 2019 et en 2020, chaque catégorie manifestant une dynamique sociale-économique particulière : (1) des surplus d'emballage; (2) des surplus de marchandises; (3) des surplus de marchandises en contexte non-lucratif.

¹² La Presse canadienne, « Les déchets abandonnés aux Philippines de retour en Colombie-Britannique », en ligne, <www.lapresse.ca/actualites/environnement/201906/29/01-5232108-les-dechets-abandonnes-aux-philippines-de-retour-en-colombie-britannique.php>, consulté le 22 novembre 2019.

Une économie qui s'emballa dans ses contradictions : des surplus de (sur)emballage

Tout d'abord, voici un collage de photos de certains des déchets observés :



Ces déchets ont tous ces deux éléments en commun : ils sont neufs et constituent des emballages. Ceux-ci ont été récoltés dans des poubelles de commerces de Laval et de Montréal. Éventuellement, ils auraient atterri dans des sites d'enfouissement, à Lachute ou à Ste-Sophie par exemple. Ces déchets, sans aucun doute, sont une manifestation de gaspillage. Par exemple, on s'étonnera de retrouver dans la poubelle d'un commerce qui lutte contre le sur-emballage un rouleau de plastique contenant plus de 500 sacs intacts. On s'étonnera aussi, sur la 2^e photo en haut à gauche, de constater que par centaines, des couvercles de plastique pour breuvage ont reçu le traitement de déchet, malgré que ces emballages de breuvages étaient eux-mêmes encore emballés, exempts de toute forme de souillure : ils étaient neufs.

Ce gaspillage n'est pas un accident de parcours. C'est de manière systématique que ma collecte de données m'y a confronté. Ainsi, non seulement peut-on se désoler de la dynamique de sur-emballage de marchandises qui est la norme dans les stratégies de mise en marché de la production, mais tout autant est-il navrant de constater que ces sur-emballages sont eux-mêmes surproduits, et atterrissent dans des poubelles sans même avoir pu accomplir leur usage plus ou moins légitime de sur-emballer.

Ainsi, des ressources auront été extraites d'un écosystème, produites par machines et travail humain, distribuées, ensuite jetées à la poubelle et enfouies dans un quelconque

sous-sol de municipalité, sans qu'aucun usage utile n'ait été retiré de cet enchaînement d'actes de gaspillage.

À rebours de ce banal gâchis difficile à quantifier puisque bien souvent invisible dans des poubelles plus ou moins accessibles, il convient de s'interroger sur la dynamique économique à l'origine de la pratique sociale consistant à accompagner une marchandise d'un emballage bien souvent superflu.

Produire la demande pour absorber le surplus d'offre

Depuis la naissance de l'économie de marché de type capitaliste au 18^e siècle, nous assistons, par effet de concurrence, à une accumulation d'innovations technologiques élargissant les capacités techniques de production de cette économie de marché au caractère désormais mondial. Or, ce succès technique est cause d'un problème important au regard de cette économie de marché : la surcapacité productive entraîne une surproduction (offre) qui dépasse la capacité du marché (demande) à l'absorber. Pour surmonter cet écueil, le 20^e siècle a donné lieu à la naissance d'investissements massifs dans la production de la demande, de manière à élargir le marché afin que celui-ci puisse absorber l'ensemble de la surproduction¹³. Ces investissements dans la production de la demande s'observent notamment aujourd'hui dans la publicité, les départements de recherche et développement, le travail relié à la production d'une image de marques, les idoles générés pour incarner un certain style de vie, le renouvellement cosmétique des modèles de voitures, de téléphones, de vêtements, etc. De ce lot de manifestations, on retrouve les suremballages, dont l'une des finalités, du moins dans la mise en marché de marchandises faites de matériaux périssables, est de générer la demande. À terme, c'est d'une norme de consommation que les entreprises parviennent à produire, afin que cette norme s'arrime à la norme de production déterminée grandement par l'hyperproductivité technique et les taux de profit qui y sont associés.

Cette dynamique où l'offre produit la demande explique en partie la *Grande accélération* décrite en première partie et correspondant à l'époque dite *fordiste* de l'économie de marché, où la consommation de masse est apparue conséquemment à la production de masse.

Les résidus ultimes de cette dynamique économique de marché doivent être compris comme les résidus d'une économie ayant accumulé une surcapacité de production, et mobilisant désormais une foule de stratégies pour absorber la surproduction. Les déchets, les poubelles, représentent des lieux privilégiés d'absorption. La forme que prend ces

¹³ Robert W. McChesney *et al.*, « [The sales effort and monopoly capital.\(Review of the Month\) \(Critical essay\)](#) », *Monthly Review*, vol. 60, n° 11, 2009, p. 10.

déchets s'en trouve bouleversée, l'observation de « déchets-neufs » étant un exemple de la transformation occasionnée. Lorsque les résidus ultimes sont le fruit d'une dynamique d'absorption de la surproduction, la catégorie « déchet » dans laquelle ils entrent trahit sa définition du dictionnaire et comprend désormais des objets dont l'usage produit spécifiquement par notre économie est ou bien encore intact, ou bien exempt d'usage réellement utile. Il y a alors lieu de se demander combien de ces déchets nouveaux-genres s'accumulent sous forme gazeuse dans l'atmosphère ou sous forme solide dans les sites d'enfouissement, au point où cette atmosphère et ces sites s'en trouvent de plus en plus saturés.

2^e catégorie de déchets et la dynamique qu'elle révèle : l'obsolescence prématurée

Le passage de l'usage au non-usage, soit le moment où un objet cesse de fournir l'utilité renfermée, est un moment déterminé et régulé non par l'objet lui-même, mais par le contexte sociale-économique qui a produit l'objet : des vêtements dont la mode a périmé le port; un téléphone dont la technologie est désuète au regard du système de télécommunication; un lave-vaisselle dont le bris était programmé à l'avance (obsolescence programmée); une voiture dont le design n'est plus au goût du jour, etc.

Dans le cadre de ma collecte de données, une deuxième catégorie de déchets est apparue : des marchandises neuves, jetées directement à la poubelle. Ces déchets-neufs constituent un dérivé des formes d'obsolescence, que l'on pourrait décrire comme un processus social-économique ayant pour but de terminer de façon prématurée l'usage d'un objet. Dans le cas des déchets-neufs, on aura détruit des objets faute de les avoir vendus. Cet acte révèle la finalité des objets transitant par le marché : être l'objet d'une vente. Cette vente, on le comprend à l'observation des marchandises détruites, est une condition à la réalisation de l'usage. En effet, l'incapacité de vendre ces marchandises n'avaient pas pour autant affecté leur usage. Voici un collage de photos de certains des déchets-neufs observés :



Certains des emballages des marchandises étaient abîmés, sans pour autant que le contenu comme tel le soit. Ils ont pourtant été jetés. Par exemple, la pince manquante de l'image en haut à gauche a eu pour effet d'invalider l'énoncé de l'emballage qui en annonçait dix, mais pas l'usage des neuf pinces restantes. La dégradation de la part de travail improductif de l'objet—l'emballage—aura entraîné la destruction de sa part utile—les pinces. D'autres marchandises étaient indemnes sur tous les plans. La réalisation ou la non-réalisation des usages contenus est déterminé par un contexte social. Ce contexte social est celui de la production systématique de pratiques de gaspillage, lesquelles devraient être abolies rigoureusement. En effet, avant même d'envisager de dégager de nouveaux espaces de puits d'absorption/dissipation des résidus que produit notre société, un profond examen des pratiques de production et de ventes de marchandises à l'origine d'une production désinvolte de résidus ultimes devraient être conduit. Tout dépendant de la portée de l'examen entrepris, je soumetts à la commission que la finalité monétaire/profitable des marchandises qui circulent dans notre économie explique en partie le gaspillage qui les accompagne. La stabilité de notre système économique et les emplois qu'il comprend dépend d'un niveau de (sur)production et de (sur)consommation qui s'accommode de pratiques de gaspillage devenues normales.

3^e catégorie de déchets : des surplus de dons

Lorsqu'une entreprise choisit de détruire la marchandise qu'elle comptait vendre plutôt que de la donner, cet acte peut s'expliquer par le caractère lucratif de l'organisation. Or, lorsqu'on observe la présence du même type de déchets dans des organisations à but non lucratif de type « friperie », on prend la mesure de la diffusion de cette façon de procéder. Voici un collage de surplus de chaussures, jetées un soir dans les poubelles par une friperie à but non lucratif.



À plusieurs reprises j'ai pu observer vêtements, vaisselles, jouets, etc. dans des poubelles de friperies à but non lucratif. La chose est d'autant plus surprenante que ces articles étaient à l'origine des dons. Ces types de déchets révèlent le degré important de surplus que contient notre économie, et les stratégies opérées pour absorber ce surplus de manière à reconduire artificiellement une forme de rareté, en tant que la rareté est un élément fondamental à notre économie de marché.

Cette troisième catégorie de déchets explicite donc, pour sa part, la dynamique de production de la rareté centrale à notre économie de marché. Ici, des organismes à but non lucratif vendent des dons—première forme de production d'une rareté, où on place une barrière monétaire entre le client et le don vendu—et détruisent le surplus de dons qu'ils n'auront pu vendre—deuxième forme de production d'une rareté, où la réalisation de l'usage de l'objet est conditionnelle à une transaction monétaire.

Conclusion

La question de l'origine de la quantité importante de déchets solides, gazeux et liquides générés par notre économie doit être partie intégrante de notre mode de gestion de ceux-ci. Le métabolisme social—cumul des flux de matière et d'énergie—de notre société suppose une extraction importante de matière à l'échelle mondiale, alors qu'une part non négligeable de cette matière n'a d'autre utilité que de nourrir un rythme intensif de production et de consommation qui tout en ne contribuant pas nécessairement au bien-être individuel et collectif, exerce une pression non-viable sur les écosystèmes. Je soumets à l'attention de la Commission les recommandations suivantes :

Que toute autorisation d'élargissement de sites d'élimination de matière résiduelle soit accompagnée d'un plan rigoureux de *descente métabolique*, soit une diminution importante et mandatoire des flux de matière et d'énergie qui traversent notre société;

Que la Commission recommande l'établissement d'une réglementation quant aux différentes formes de gaspillages, dotée d'une définition exhaustive des formes de gaspillage à proscrire—obsolescence, emballages superflus, invendus, sobriété énergétique et technologique des marchandises produites.